

cou du cheval, les deux bouteilles de grès se heurtèrent derrière lui et tout-à-coup se brisèrent.

Le vin ruisselait sur la route, triste spectacle ! et les flancs du cheval, baignés de la liqueur précieuse, exhalaient dans les airs une odorante vapeur.

Mais le ceinturon de cuir donnait encore à Gilpin un certain air d'importance ; et l'on se montrait avec surprise les deux goulots de bouteille pendillant à ses côtés.

Ce fut dans cet étrange équipage qu'il traversa le joyeux Islington, et que bientôt il se trouva au milieu des marais du gracieux Edmonton.

Et sur son passage, il faisait jaillir l'eau et la boue de tous côtés, comme un balai qui tournoie ou comme un oie qui prend ses ébats.

A Edmonton, son aimable femme l'attendait impatiemment sur le balcon de l'auberge ; elle regardait au loin, et elle fut bien émerveillée quand elle vit son tendre époux galoper si fort.

— Arrête, arrête, John Gilpin ! c'est ici l'auberge. — Arrêtez ! cria toute la bande ; le dîner est servi, et nous avons faim. — Et moi donc, murmura Gilpin.

Mais son cheval n'était pas le moins du monde disposé à s'arrêter. Pourquoi cela ? Je vais vous le dire. Parce que son maître le calendreur avait une maison de campagne à dix milles plus loin, au joli haméau de Ware.

Semblable à la flèche rapide décochée par un archer robuste, le cheval poursuivit sa course.

Et Gilpin haletant, Gilpin maudissant son sort, fendit les airs jusqu'à ce que le cheval, arrivé devant la porte du calendreur, s'arrêta tout-à-coup.

Le calendreur, étonné de voir son voisin dans un si singulier costume, ôta sa pipe de sa bouche, accourut à la porte du jardin, et lui tint ce discours :

— Quelles nouvelles, quelles nouvelles apportez-vous ? Parlez, parlez, au nom du ciel ! Pourquoi êtes-vous venu sans perruque, ou plutôt pourquoi êtes-vous venu ?

Or Gilpin était d'un caractère jovial, et il aimait à l'occasion la bonne plaisanterie. C'est pourquoi il répondit au calendreur de cette agréable manière :

— Je suis venu, mon cher voisin, parce votre cheval a voulu venir, et j'espère bien que ma perruque et mon chapeau ne tarderont pas à arriver, car ils sont en route.

Le calendreur, charmé de voir son ami en si belle humeur, rentra au logis sans lui répondre.

Et il reparut bientôt avec une perruque à longues boucles flottantes, et avec un chapeau qui, pour être tout-à-fait usé, n'en était pas moins un chapeau ; l'un et l'autre, du reste, fort bien dans leur genre.

Il les agita en l'air, et voulant à son tour montrer la gentillesse de son esprit, il dit :

— Votre tête est deux fois moins grosse que la mienne ; elle entrera parfaitement dans ma perruque et dans mon chapeau.

Mais souffrez d'abord que j'essuie la poussière et la boue qui couvrent votre visage. Reposez-vous un moment, et mangez un morceau ; vous devez avoir faim.

John répondit : — C'est aujourd'hui l'anniversaire de mon mariage. Que dirait le monde si ma femme dinait à Edmonton tandis que je dinerais à Ware ?

Puis il se tourna vers son coursier, et se hissant sur son dos lui adressa ces paroles : — J'ai hâte d'aller dîner. C'est pour ton plaisir que je suis venu ici ; retourne à Edmonton pour le mien.

Ah ! funestes paroles ! l'orfèvrerie qui coûta cher à son auteur ! A peine avait-il parlé, qu'un âne qui paissait dans un pré voisin fit retentir les échos de